

Zone Urbaine Textuelle → Fonbeuzard- St Orens- L'Usine →

Relevés Imaginaires Textuels Exploratoires

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N° 1 → L'Usine → Je me suis permis, puisque la porte était ouverte, de déambuler un moment dans cette bibliothèque d'habits. Je suis là comme demandé. Au point de départ de réalisations multiples, d'une beauté étrange, magique. Des assemblages de matériaux, des mélanges d'essences d'arbres qui dégagent une odeur forestière. Mais de tout est partout, parfois caché par un autre objet. Perte volontaire puisque non utilisables, ces objets entassés ? Personne n'est là pour me répondre. S'il vous plaît, Mesdames, ne croyez pas tout ce qu'on vous promet au rayon produits d'entretien : d'une tenue parfaite, le garde du corps de votre linge prévient les irritations, l'action du vent et du soleil ; l'or blanc s'étend à perte de vue, plus de sang, plus d'huile, de l'herbe des pêches. Tous les jours à la maison en réalité prenez soin de votre éclat quotidien car hors d'usage, il n'est pas interchangeable. Méfiez-vous du grand idéal le blanc car il ne contient aucune essence. Laissez tomber toutes ces poudres et autres cires. Sans frotter votre maison retrouvera le sourire. Le sac bleu à pois blanc d'Emile est rangé sur l'étagère en haut à gauche. Je le vois très bien de mon cache-pot. Je suis ravie d'avoir retrouvé mon éventail. Par contre, il me semblait que Cécile faisait du 84 et pas du 83, mais bon on ne va pas chipoter. Marie Gilberte, hôtesse à Penac, va être ravie de savoir que vous avez gardé ses toilettes. Par contre, j'ai vu que ma tendre valise grise avait plein de peinture dessus. Quelle tristesse. Est-il vrai que, comme on jongle à quatre balles, on coud à quatre bobines ? De prime abord, tout semble calme et bien emballé, mais que cache en réalité le nom sur chaque boîte ? Et cette balance culinaire mécanique ? Est-ce fortuit si le tulle voisine avec le cuir et le latex ? Vient-on ici chercher un costume ou s'inventer une nouvelle peau ? Il fait froid dans cette grande salle silencieuse. Toutes les machines dorment à cette heure mais le jour tout doit s'agiter pour donner vie à ces vieux objets familiers, étranges, cassés. Qu'est-ce qui se cache dans toutes ces valises ? Elles vont servir au voyage sur le cheval de bois, de fer... Il s'agit de faire bien attention aux araignées. Du fin fond de la nuit, dans une usine réaffectée en dépôt hétéroclite, au milieu d'un ramassis de tout et de rien. De vêtements en clous informes, de valises vides en tracteurs mal garés, j'ai suivi des salles immenses, encombrées ici et là d'objets égarés et sans véritable valeur. Une impression d'abandon momentané dans un lieu qui attend vainement une occupation. Qu'est-ce qu'est allé faire notre ami Don Remi, qu'avez-vous fait de nos corps, une fois sa garde suspendue et non relevée ? A l'heure où les néons se sont éteints, quels nichons ont été tétés et bercés par la douce musique de cette gondole échouée si loin de Venise au rayon des robes de mariées ? Qu'avez-vous retroussé au rayon de ces chemises sans bras, sans boutons de manchette, déboutonnées que vous étiez ? Des cartons empilés en ordre de bataille, des visières d'heaumes s'échappent des regards. Les yeux collés aux rouleaux de PQ tournent de l'œil quand enfin l'indice ils découvrent : une petite touffe de poils bruns. Ecce homo aux huiles essentielles. Au fait, j'ai trouvé la planque des biscuits de La mère Poularde. Je vous embrasse. A bientôt.

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°1 → L'Usine → J'ai une pensée émue pour feu la baronne. Ce soir elle serait tombée sur les fesses tant elle aurait de choses à découvrir. Selon la légende elle fut subjuguée le jour où elle vit une feuille morte, elle trouva cela admirable. Elle n'en avait jamais vu ; son jardinier les ramassant avant même qu'elles aient touché le sol. Là, elle en aurait vu un bon stère. Ainsi qu'un petit stère de bûches et des planches de toutes essences et de toutes dimensions. La forêt amazonienne en déliquescence ! Avec ça bizarre : à l'entrée de l'atelier des feuilles vertes...en plastique. La forêt de demain, peut-être. Je traverse l'usine. J'ai froid. Mais je m'approche de ce que je connaissais, il y a longtemps. Les vis de mon papa, le bois du bricoleur, les machines, l'établi de mon papy. De vieux objets et d'autres plus insolites. Un ange perdu ; une fenêtre posée là qui n'ouvre et ne ferme sur rien ; un mini kiosque pomponné à roulettes ; un cheval de tire immense et en acier. Du passé, du futur, de l'industriel. L'extérieur est un énorme bric-à-brac de ferraille, où l'on trouve tout ce qu'il est inimaginable de trouver. A l'intérieur, un immense atelier, du bois, des outils, des établis. Le chaud, rapidement, efface le froid : les machines, le métal font place au bois, à la sciure, aux feuilles qui m'emmènent vers la forêt et l'automne, ma saison préférée. Le bric-à-brac, dehors, dans la nuit glacée, est soudain éclipsé par cette statue de femme, ronde, épanouie. Enfin un humain, de la vie, au milieu de ces débris. Tu aurais aimé cette usine. Partout des débuts de chantier, des préparatifs, des stocks d'objets hétéroclites. On se demande à chaque instant : que va-t-il émerger de ces planches ? L'idée générale qui se dégage est un désordre que je qualifierais de sympathique. Si l'intention était de surprendre, c'est totalement réussi. Appeler ce site usine est un vrai pied de nez au monde industriel. Les vraies usines ne sont pas comme cela. Celle-ci, oui, par bonheur. Je n'aurais pas compris qu'il en soit autrement. Tout étiqueter, ranger, trier, aurait enlevé la part de rêve, de poésie, d'imaginaire que l'on espère d'un tel endroit. Là une porte, sans doute pour un vaudeville ; partout des valises ; du voyage ; du rêve encore. Tout est endormi. Tout prend vie quand les lampes s'allument et les trois coups retentissent. Nous savons maintenant que Cécile fait 83 de tour de poitrine, mais que savons-nous de vos corps absents ? Clic, clac, cataclac, cataclac...et de vos jambes actionnant la pédale de la Perumac ? Nous avons fouillé, nous vous avons trouvées, empaquetées, serrées. Un homme à barbe s'est aventuré auprès des boîtes marquées cuir, latex. Classique. Ces dames se sont rêvées raides après un bon bain d'amidon. Mesdames, votre absence pèse si peu dans cette costumerie habitée. Fantômes, dame, il en a eu peur le barbichu. Ça sentait trop la femelle pour un homme seul. Les femmes sont des fouineuses, et vous, dames absentes, des idées fumeuses, sans consistance. Le jour à la couture du temps, la nuit à vos maris-mioches. Cataclac, cataclac... la Perumac resserre la taille, repique le galon, ficelle le costume du pauvre en toile de jute qui gratte dur. Et vous, couturières à l'huile de vaseline, vous vous contrefichez de la peau qui saigne. C'est un torse d'homme. Usine productive d'éphémères pensées stigmatisées par la matière. A bientôt.

Texte collectif St Orens- Fonbeauzard, L'Usine. Nuit de l'écriture

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°2 → L'Usine → L'après-midi s'annonçait belle. Le soleil haut dans un ciel bleu azur avait effacé les ondées de la veille. Rangés les parapluies, secouées les ombrelles, les chaises égouttées s'installaient pêle-mêle. Blonde d'Occitanie surveillait son port de tête dans la friperie déjantée agencée en libre-service. Un couple en crise, sans habit de mariage, essayait de souligner l'universalisme du genre humain avec un Stabylo fluo.

Blonde et le couple avaient rendez-vous devant une fraiseuse débardeuse ; machine extrêmement délicate, dont il fallait monter le bras pour la soulager par le bas.

Dans l'obscurité de la pièce on craqua une allumette Suédoise, dont les contributions indirectes devaient aider l'artisanat du sciage à domicile. Tout ce petit monde riait de bon cœur. C'était bien les seuls. Là-bas, au loin, un amas de nuage pointait son nez dans l'horizon ébréché de rides folles. Dieu était en souffrance. Un mal d'auréole persistant l'accablait. Surtout par beau temps. Il décida de stopper le soleil dans sa course juste au moment où, justement, l'herbe repousse. Le rendez-vous fut bref, du vent, de la pagaille, des arbres arrachés. Il manifesta un soin particulier à ceux que, par prudence, on avait attachés.

Robert Maury. St Orens, Zone Urbaine Textuelle

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°2 → L'Usine → Trop regarder le passé distrait du maintenant, s'exclama Thérèse, le regard fixé sur le tracteur Actima-man en location-vente qui s'accrochait à ses boulons dans la cour.

C'est vrai, répondit Thérèse mais l'œil nous cache la vision, il faut sortir du cadre pour comprendre.

Tout de même, Thérèse, l'usine a bien changée. Aujourd'hui elle se met en quatre pour fêter les arts de la rue, alors qu'hier on stockait sur ses palettes des conteneurs Roussillon réparables uniquement avec du *coston steel*...

Ben oui, ma pauvre Thérèse, ils avaient beau affirmer, entre cour et jardin, que le sourire est une rivière qui prend sa source derrière les dents, aujourd'hui, en changeant d'activité, ils ont changé de religion...et le sourire maintenant, c'est dans le Cabernet-Sauvignon du pays d'Oc qu'il prend sa source !

Nicole Mathieu. St Orens, Zone Urbaine Textuelle

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°2 → L'Usine → La salopette pendue au portail de l'usine semble clamer Passengers with booking. Plus loin, un beau manège donne son mode d'emploi aux têtes en l'air : commencez par de gros zombizous à tous. Nous sommes une famille ! Voyage de fin d'année du personnel, direction Fontenay-le-comte. A l'entrée de La Cave, une communication. Saison tout public. J'entre, le guide a mis le turbo. La soirée de clôture se fait au cabaret Zigue zigue, duquel s'échappe un arôme subtil. On m'y sert un café aux accents de carnet de voyage : Des Bergers et des Mages. Merci. Au fond, dans l'aquarium géant, une troupe de robots naturistes chorégraphie une version désopilante du Lac des Cygnes. Au retour de l'usine, j'avoue me sentir un peu Passenger over-booking.

Bénédicte Augusseau. St Orens, Zone Urbaine textuelle.

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°2 → L'Usine → S.D.F. dort. Sur son carton, il y a écrit Pute de vie, Crise de nerf, No brain, no tumeur. Il rêve. Il va se présenter à l'embauche chez Monsieur Ferraille, muni de sa taillete. Il prend la rue du Cimetière, va vers la gare, mais un panneau Défense de suivre les voies pour se rendre à la gare se plante en travers. Il l'évite. Un autre s'interpose, déclare Passagers avec réservation. Il le contourne. Enfin, une blonde à forte poitrine le reçoit. Sur son sein, un prénom. Camille. Je suis dans le saint des seins, ironise-t-il. Camille, j'te kif. Je suis la Chef, dit-elle d'un ton dédaigneux. Il se sauve en courant. No alarme ! Je prends une dérogation aux horaires de travail ! S.D.F se réveille en criant. Loin de moi les fantômes ! Hormis celui de l'apéro !

Françoise Pierre. Fonbeuzard, Zone Urbaine Textuelle.

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°2 → L'Usine →

Pluie sur le quai. Flaques luisantes.
Accroupis, deux adolescents, bras serrés sous leur blouson.
Le froid les fait frissonner, leurs doigts sont gourds.
Roulant trop vite, un train passe, puis un autre,
monstres-machines au regard glauque.
La nuit a envahi le boulevard. Un riverain, tête baissée, se hâte.
Les deux enfants l'interpellent. Il s'avance puis passe outre.

Françoise Pierre. Fonbeauzard, Zone Urbaine Textuelle.

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°2 → L'Usine → Je pars à la recherche du conteneur qui contient les machines de spectacle. Je déambule sur le long chemin qui danse entre tous les objets entreposés. Une première information me conduit dans la mauvaise direction. La flèche indiquant le côté jardin est dirigée droit vers la porte des toilettes. Stupeur. Il n'y a là aucun graffiti. Deux questions me viennent à l'esprit : est-il utile, dans ces conditions, que les murs soient blancs ? Que viennent donc faire là les nombreux visiteurs ? Il doit exister en ce lieu des modes d'expression que j'ignore. Je rebrousse chemin. Un panneau m'indique que je suis près du but. Tudor, la plus grande production française. Il faudra que je m'informe pour savoir s'il s'agit de Marie ou du meunier de la chanson. Je sens que j'approche. Je tombe sur un grand Manitou à peau rouge. Cette divinité manipulatrice est capable de tout. Y compris pour monter le bras, de le soulager par le bas. Le conteneur tant convoité est juste derrière. Je me demande qui a laissé à côté trois caisses indiquant Fragile, Œufs. Sans doute des spectateurs prêts à en découdre qui, séduits par la prestation, ont abandonné leurs armes.

Christian Goller. Fonbeauzard, Zone Urbaine Textuelle.

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°2 → L'Usine→ Le plus dur du début, c'est le commencement. Que dire alors quand il n'y a rien du tout et qu'il faut TOUT faire ? Pour ma part, j'ai eu pas mal de difficultés pour me faire un nom dans ma spécialité. Surtout quand il a fallu opter entre créationnisme et évolutionnisme. Vous savez bien, le fameux truc : est-ce la poule qui a fait l'œuf ou l'œuf qui a fait la poule... En accord avec moi-même, j'ai choisi la deuxième solution, l'œuf en premier. Je laisse aux hommes le soin de discuter du problème jusqu'à la nuit des temps. A ce propos, il faut que je note de mettre au point la nuit, un de ces jours. Donc, l'œuf...le fragile œuf...Avec le bon sens que je me suis forgé tout seul, j'ai créé le jaune et le blanc, le dedans mou et le dehors dur et résistant. Bref, une forme du meilleur design. Avec quelques outils rudimentaires j'ai fabriqué ensuite la machine à œuf et son levier de sélection pour les espèces, le calibre, la couleur, le milieu. Pour éviter que plus tard quelques créatures mettent le nez dans le mécanisme, j'en ai condamné l'accès. De mes créations, nul n'a besoin de connaître le secret. C'est ma marque de fabrique. Quand quelqu'un me demande comment ça marche, je réponds invariablement c'est naturel. De ces œufs naturels naitront jusqu'à preuve du contraire des êtres naturels, capables naturellement de fabriquer leurs propres œufs naturels. Je pourrai alors détruire ma machine, contribuant ainsi à rendre la question d'antécédence encore plus opaque. Cela n'est pas fait pour me déplaire. Voilà comment a commencé et n'en finira jamais cette histoire d'œuf. Des questions ? Quoi ? Comment je m'appelle ? Dieu...Emile Dieu.

Christian Goller. Fonbeauzard, Zone Urbaine Textuelle.

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°2 → L'Usine→ Suivez le guide, lumière ! Passagers avec réservation, êtes-vous tous vêtus de pantalons, salopettes, bonnets, casquettes et gants ? Attention danger, pont roulant ! Oh, là, là, ici, peinture fraîche, la ménagerie, où sommes-nous tombés ? Ainsi affublés, ne va-t-on pas nous prendre pour des extra-terrestres ? Défense de suivre les voies pour se rendre à la gare à côté des déchets industriels banals, bizarres ceux-ci. Mais où va-t-on ? Pas à la gare, en tout cas, ni à l'Onia, rassurez-vous... Ici, coin non fumeur, merci, on va peut-être pouvoir s'en griller une, qu'en pensez-vous ? Zut, c'est dimanche et pendant la fermeture des berges sauf riverains roulant au pas, empruntez la rue libre à Toulouse Tournefeuille, puis la rue de la Brèche parallèle à la rue du Cimetière. Mais pour aller où ? Mais, à l'Usine, parbleu ! Quel beau manège, ce parcours plein d'embûches, de portes, de ferrailles, et aussi, allongés au sol, de drôles de personnages accoutrés un peu comme nous, pardi, pour arriver à la Grappe d'Or des Etablissements Gros nez, où l'on va peut-être nous offrir un p'tit coup à boire, et où travaille Monsieur Ferraille, ce dur bien huilé chez Antar L'huile de France, en face du Buro Tek de Nina. En avant, les retardataires, nous sommes attendus par les charmantes costumières. Mais auparavant, nous allons pouvoir nous restaurer à la cantine, avant de passer chez les P'tites d'en face qui carburent au charbon, ben voyons, pour un relook digne de Paris Coiffure. Et puis, me direz-vous ? Eh bien, l'on pourra passer chez Sarko, qui nous attend de pied ferme pour renflouer ces finances bancaires. Ouf, on a eu chaud ! Que calor y color aujourd'hui ! On s'en sort bien, ma foi, c'est soldé pour le service public, au revoir et bien le bonjour de Tournefeuille. Si le cœur vous en dit, peut-être pourriez-vous faire un don à la Gendarmerie, pour la Prévention routière... ça peut toujours aider, en cas de coup dur !

Francine Bounaud. Fonbeauzard, Zone Urbaine Textuelle

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°2 → L'Usine→ La première explosion arriva par les pieds. Dans les bureaux, les employés se jetèrent sous les tables, sans réfléchir. Certains ne reçurent pas les éclats des vitres dans leur corps lorsqu'arriva l'onde de choc, celle qui passe par les airs, une fraction de temps après. D'autres ne se relevèrent pas. Dans l'usine chimique proche, les consignes furent mises en œuvre. Toutes les machines arrêtées, mises en sécurité, la production stoppée. Tout cela en quelques secondes. Ils avaient appris cela, ils l'avaient répété mille fois, ils l'appliquaient sans réfléchir. C'était devenu réflexe. Ils avaient été préparés aux incidents inéluctables, aux accidents envisageables. Ils avaient été conditionnés à l'hypothétique catastrophe. C'est pourquoi il fut si facile d'appuyer sur le bouton rouge, le très gros bouton, celui qui occupe le plus de place sur le tableau de commandes. Ils ont fermé toutes les vannes. Ils ont su tout de suite que ce serait leur dernier geste. Que plus aucun flux ne coulerait dans les tuyaux. Dans leur service. Dans leur usine. La source de leur travail, ce qui tissait le lien entre eux, joies, empoignades, épreuves, luttes, hospitalisations, mises à pied...tout cela serait tari. Ils ont su tout de suite qu'ils n'auraient plus à presser sur les petits boutons verts, ceux qui faisaient vivre leur usine. Ils ne rempliraient plus les réserves d'aucun produit d'aucune sorte. Il n'y aurait plus de danger. En tous cas, autour de leur usine. Nul besoin de leur interdire de suivre les voies pour se rendre à la gare. Puisqu'ils ne s'y rendraient plus.

Roger Pujado. Fonbeauzard, Zone Urbaine Textuelle

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°2 → L'Usine Quand je suis au bout du rouleau, je m'évade. Je rejoins les passagers en partance. Cependant, quelquefois j'hésite. Quand mon tonus de base est bas. Que voulez-vous que j'aie fait de l'autre côté de la terre ? Immanquablement, le Père Courage me presse de repartir en quête de rencontres humaines. C'est ainsi, donc, que j'ai suivi tous les panneaux européens : Passengers with boarding, S+M= un cœur, mi pute mi soumise ». Par tous les chemins dérobés, je suis parti vers les contrées les plus secrètes qui mènent année après année aux Territoires de l'oubli. Un jour, quand j'aurai tout connu, tout comparé et estimé, tout pesé, je reviendrai et je dirai : c'était bien. Sa ma donné envi de pindre et dessiné. Mais il faudra revenir vite, avant la grande braderie du Service public en solde, avant la fin du grand nettoyage. Quand reverrai-je, de mon petit village, le bureau du postier ? Et en quelle saison ?

Roger Pujado. Fonbeauzard, Zone Urbaine Textuelle

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°3 → → → Marché → Sous bois et dans l'odeur fruitée, on découvre les bocaux hermétiques et silencieux de l'étal de l'ami du Bout d'Angers. Une bonne pâte la mie du boulanger qui à côté du beurre salé de Guérande passe à pied cueillir les huîtres du producteur de Marseillan plage et plagie au cœur d'Art et d'art si chaud qu'un bonbon s'est noyé. Au gré du vent le chef en toque toqué de la maraîchère en fleur se voit griller tourniquant tel un moulin de coton rêche. Pendant ce temps la pelouse plantée d'un mouchoir pleureur essuie les sarcasmes rageurs d'un dévidoir de verres vides de sens en mots éparpillés entre poire et fromage entre paëlla et velouté.

Robert Maury. St Orens, Zone Urbaine textuelle.

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°3 → → → **Marché** → Plein Vent un bout
d'oseille fané penaud dans un carton marron dans la houle dans la foule roule vole allant
droit allant vers où d'aventure dans sa devanture l'ami du bout d'Angers au cœur de l'Art
si chaud coloquinte à petits pois à pas tissés à pâtisson en Affinois galets pavés une rose se
pose et ose une pensée dans un panier non un papier de noix d'émoi de soie les mots
jazzent sujet sans compliment le long des voûtes funambulent des notes sans arrière-
pensées palabrins liserons enfants de la voltige dérivent aux éclats.

Elisabeth Fortner, Saint-Orens, Zone Urbaine Textuelle

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°3 → → → Marché → Elle sort de chez elle en quittant à regret la chaude essence du bois de l'escalier. La poussière âpre du paillason l'atteint aux narines de plein fouet. Elle traverse le jardin sous la bruine. Des relents aigres d'urine de chat, de poils de chien mouillés stagnent dans l'air et l'arrêtent. Il va lui falloir traverser la rue. Les gaz d'échappement et les émanations d'essence lui tournent déjà la tête. Elle parvient avec difficulté de l'autre côté, sur la pelouse. Là, l'assaillent les senteurs âcres des feuilles pourrissantes. Elle aperçoit au loin le marché mais elle hésite. Les remugles du globe de tri sélectif et ses bouteilles en morceaux qui puent la vinasse moisie l'accablent. Une nausée la submerge. Enfin le boulevard. A gauche, à droite, des banques, des banques et encore des banques. Partout un parfum d'argent sale. Sur le bord du trottoir, une boucherie lui offre ses relents de viande crue et de sang frais. Vite, le marché. Oranges, pommes, ananas, bananas répandent leur bouquet sucré. Elle revient à la vie. Chez le boulanger-pâtissier, les jésuites à la frangipane lui font signe. Suave arôme de crème aux amandes. Le marchand est peu aimable. C'est pour quoi ? La question la fait sursauter. Elle s'enfuit. Les exhalaisons poivrées des moules en sauce l'attirent. Mais bientôt elle recule devant les effluves iodées et fortes de la poissonnerie. Son estomac se retourne. Il lui faut pourtant ramener de quoi préparer le repas de dimanche. Il lui faut s'approcher, malgré son dégoût, de cet amoncellement de chairs rôties, ruisselantes, nauséabondes. Dans la rôtisserie pendent poulets, cailles et poitrine de porc grillée. Elle se force à demander au vendeur s'il peut lui détacher une volaille de belle taille et sans tête, heureusement. Elle évite de sentir le fumet de la peau qui grésille encore. Elle s'éloigne rapidement, se retrouve sans y penser au rayon fromager. Des montagnes de livarots, camemberts gluants, roqueforts aigrelets, tiennent le haut du pavé. Quelques fromages lui évoquent faiblement la noisette. Elle se rabat sur un crottin de chèvre, malgré son nom fleurant le rance et la vieille bergerie. Puis elle s'empresse de fuir.

Nadine Lanneau. St Orens, Zone Urbaine textuelle.

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°3 → → → Marché → On dit que les chiens ressemblent à leur maître. Ce n'est pas le cas sur ce marché où j'erre, le carnet au vent. Le rôti-vietnamien, petit, menu, bien lisse, a une chienne rondouillarde et fourrée comme un persan. Par contre, les vendeurs peuvent ressembler à leurs marchandises. Ainsi, la marchande de fruits, tête ronde sous son bonnet rouge, buste rond engoncé dans un anorak et fessier rebondi, a l'air d'une superposition de pommes. Une nature morte en mouvement! Heureusement, la marchande de volailles n'a rien de ses pintades. Elle ressemblerait plutôt à un ourson. Ce marché est un défilé de mannequins spécialisé dans le matelassé, le bonnet et l'anorak. Mis à part un manteau, celui d'une dame, long et noir, sur lequel affleurent de longues boucles d'oreilles. Elle me saute au cou en me souhaitant une bonne année. Je la reconnais. C'est ma grande copine inconnue. Nous nous relayons tous les samedis chez les mêmes commerçants. La marchande de canards qui règne sur ses carcasses et ses plats cuisinés, perchée sur une estrade (elle n'est pas bien grande) dans une harmonie de rouge. Le vendeur d'huîtres de Marseillan. Le boucher qui se morfond dans son camion-frigo vide. Le fumeur de poisson, son vis-à-vis, qui ne manque pas de marchandise. Ses saumons, harengs, sardines et autres poissons débités, séchés, fumés, se pressent autour d'un panneau Carte bleue tout neuf. Le poissonnier ceint de son tablier, son étal pratiquement liquidé, caresse son bouc d'un air satisfait. Il lui reste quelques crevettes et quelques bulots dont il ne peut vanter la fraîcheur, puisque les petites bêtes sont cuites. Le fromager et son assistante, enfin, qui décidément sont les seuls êtres vivants de leur camion. Viennent ensuite les petits, les obscurs, mais pas les anonymes. La productrice de quatre aulx et de cinq pommes de terre ; le producteur de trois oignons et deux carottes ; le grand gars roux qui vous propose des fleurs, des citrouilles et des épinards. Ils bavardent, échangent des nouvelles. La tempête et ses dégâts ne sont pas des sujets de conversation mais des motifs de sérieuses préoccupations. Les clients, ou plutôt les clientes, vont et viennent, accrochés à leur charrette. Le marché de Saint-Orens est dit « de plein vent ». Une fois de plus, je constate la pertinence de cette dénomination.

Nicole Mathieu. St Orens, Zone Urbaine Textuelle

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°4 → Abribus → Sous l'enseigne publicitaire ventant une bière Hollandaise, trois hommes fument. La fumée de leurs cigarettes se mêle à la buée de leurs bouches, dans le froid piquant de février. Je passe devant eux sans un mot et pousse la porte. Je débouche dans une grande salle où la télé m'accueille. Un grand comptoir rouge vineux, zébré de filets blancs se voulant ressembler à du marbre ; des sièges hauts, recouverts de skaï vermillon ; quatre ou cinq désœuvrés, le regard perdu dans une tasse de café fadasse ; un groupe d'employés en salopettes bleues qui discutent et gesticulent. Serais-je tombé dans un bar culturel ? Ici on parle Boileau mais avec une bonne grosse dose de pastis. Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage. Patronne, remettez nous ça ! Les bouteilles perdues sur l'étagère semblent attendre une fête impossible. Le percolateur en acier scintille de diodes bleues et distille un breuvage noir et fumant. Quelques tables d'un pauvre beige s'assortissent à des chaises quelconques. La grande glace accrochée au mur s'orne de drapeaux dont la nationalité m'échappe. Je m'assois sur une banquette, fais signe à la serveuse dont les mains, occupées de mystères, trifouillent sous le zinc. Un demi s'il vous plait ! Je dois crier ma commande. Au bout d'un moment la femme s'approche, tenant ma bière dont la mousse dégouline sur son pouce. Voilà ! Sa voix est neutre et son pull à rayures sensées l'amincir. Mais les bourrelets sont bien visibles. Je lui donne la quarantaine. Dans quelques années elle roulera jusqu'aux clients du fond. Sur ma droite, dans la pièce adjacente, un billard dont le tapis vert a du connaître des jours meilleurs est recouvert d'une plaque d'isorel. Un homme y est attablé. L'air intéressé, il me dévisage de ses petits yeux rouges. Un peu plus loin, sur le mur opposé, trône un gros frigidaire années 50 rouge vif. Il campe entre les toilettes et une porte magique qui annonce Privé. A quoi accède-t-elle, une cuisine, une chambre, un tripot ? Sans doute seulement une remise. Dans l'angle d'un mur, à côté du comptoir, une rangée de tonneaux de bière jouxtent une poubelle gueule ouverte et une bombonne d'air comprimé pour insuffler l'Amstel aux assoiffés. Rien que des hommes ici. Un qui joue à la machine à sous planqué derrière un pilier de verre ; les autres assis ou agrippés au comptoir reluquant Madame Josette dans son pull marin. Tous des habitués. Habitués à tuer le temps et à regarder passer les mouches. En hiver les filles sont rares. Ils se matent dans le miroir, voient leurs sales têtes et recommandent à boire. Voilà à quoi servent les miroirs dans les bars. A côté de moi, deux commerciaux discutent à voix basse, ils parlent euros, drapés dans des costards noirs. Etrangers comme moi. Comme moi hommes du fond. Place de ceux qui veulent se faire oublier. J'écris dans mon agenda à spirale, celui acheté quelques cents à New York. J'imagine Phillip Marlowe entrant ici, son imperméable Burberrys sur les épaules, chapeau mou et Winston aux pieds, commandant un double scotch servi sur une mini serviette immaculée. Marlowe reluquant une superbe blonde moulée dans une robe de satin rose fendu à mi-cuisse, le tout noyé dans un Charlie Parker inspiré. J'appelle Josette, commande un autre demi, lui règle son compte en la regardant dans les yeux. Son regard vide rencontre le mien. Je lui fais mon plus beau sourire, laisse mon verre à moitié vide et sors. Dehors les taxis jaunes circulent encore, les voitures de police hululent, la 5^e avenue regorge de monde, les traders courent dans leurs costumes en cachemire, le vendeur de hot-dog a mis trop de moutarde, elle lui dégouline sur la manche. Elle était bizarre cette bière. Un coup de klaxon me rappelle à l'ordre. Je rejoins l'abribus. Le 83 St Orens – Toulouse arrive. *Robert Maury. St Orens, Zone Urbaine textuelle.*

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°4 → → → Gare → Elle est assise sur un quai de gare, plonge dans son passé. Elle cherche à retrouver l'itinéraire qui l'a menée jusqu'ici. Elle a 8 ans, préfère les chaises de plastique blanc du jardin de Pépé aux bancs d'école. Des heures durant, elle y rêve. La flaque d'eau devient un océan qu'elle franchit à la nage, la motte de terre une montagne à gravir encordée, le buisson touffu une jungle hostile à explorer.

Elle a 18 ans, contre toute attente elle vient d'obtenir le BAC. Sa jeune majorité l'autorise à prendre cette liberté à laquelle Pépé, disparu depuis peu, l'a initiée.

Elle a 28 ans, son sac à dos, fidèle compagnon, l'a suivie dans un périple de dix années à travers le monde. Il est son seul trésor matériel. Sa vraie richesse est faite de souvenirs, rencontres inoubliables, sourires échangés ou galères partagées en divers lieux du globe.

Elle a 38 ans, il y a huit ans elle a « posé ses valises ». Elle a épousé un homme, lui a fait un enfant.

Mais le moule est trop étroit pour elle, elle étouffe. Ce matin, elle a repris son sac à dos.

Bénédicte Augusseau. St Orens, Zone Urbaine textuelle.

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°4 → → → Gare →

Le pigeon aux pieds nus
se pose assis hagard
sur la branche d'une gare
médite hésite
fait sien un pari fou
devenir parisien
le hall devient parvis
le guichet Cathédrale
le néon un soleil
le comptoir un perchoir
pigeon picore un aller simple
sans bagage égrène quelques mots
plus de maux plus de doute
d'une plume il signe
pigeon dit adieu à sa ville
sa fontaine aux trois grâces
son clocher Saturnin
son Prince du jardin
il a la larme au cœur
se pose médite hésite
refait le pari fou
devenir parisien
puis s'envole

Elisabeth Fortner, Saint-Orens, Zone Urbaine Textuelle

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire n° 5 → → → Rue principale →

Ecoute
sur le carrelage public du coiffeur
les mèches douces se ramassent
dans le regard du passant
des mots en quête de clémence
se jouent de l'hiver
derrière un voile crocheté de dentelle
veille une âme gardienne
fuite chute lancinante
à deux pas des étals
l'âcre odeur des feuilles
à l'ivresse passée
des brins tressés dorés des chaises empaillées

Elisabeth Fortner, Saint-Orens, Zone Urbaine Textuelle

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°5 → → → **Rue principale** → Demain j'entrerai dans la boucherie où l'on plaisante, celle où l'on sert des salades fraîches de mots d'antan et actuels, assaisonnées des maux d'un chacun et de tous. La viande venue de La Ferme du Roc de Cambiac aura le goût de la convivialité.

Mais pour l'heure, je me laisse bercer par le son émanant d'une marque déposée, affichée sur un bandeau. Saveurs d'Anadia. Invitée au voyage, je m'envole. Un guide à toque blanche m'offre un cadeau sur un plateau d'argent. Anadia est le prénom de mon aïeule venue des Indes, me dit-il. Ce mot transporte donc les parfums d'un ailleurs. Est-ce là que sont partis nos pères, pairs et paires ? Réflexions discrètes, réanimées par les mots dont je fais emplette.

Bénédicte Augusseau. St Orens, Zone Urbaine textuelle.

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°6 → → → Vide grenier →

Mon dieu, quel fouillis mes amis,
 Napperons blancs de grand mère brodés par ci, amidonnés et
 rêches au toucher, aussi,
 Là, boîtes pleines de disques 45 tours, puzzles posés pèle mêle,
 Petites voitures d'enfants dans un carton, livres de poche
 entassés... Et pour voir un titre qui vous ferait craquer, faut fouiller
 croyez-moi. Voilà, qu'à l'allée parallèle, de vieilles pièces de monnaie
 attendent aussi preneurs,
 Eh, plus loin, encore, bien rangés sur un porte-manteau, un
 chemisier en soie soyeux,
 Un blouson bien chaud pour braver le grand froid et
 peut-être la tempête, pantalons jeans quelque peu décolorés
 et rapiécés, chaussures en vrac, par ci par là, faut chercher la peinture
 si vous êtes emballés,
 Tiens, bien protégé de la poussière un berceau d'enfant en
 osier. Un peu plus loin, un service en faïence, fragile à mon goût,
 A côté, quelques verres sur pieds, brillants, flambants
 neufs attirent quelque peu un client qui négocie un prix,
 encore plus loin, voilà quelques boules de pétanque,
 usagées, à mon avis, ont dû rouler et rouler chez un
 passionné, elles ont dû faire rougir le cochonnet et
 cogner vivement pour que les éclats de peinture manquante
 soient aussi visibles, à l'œil nu, avant de terminer la
 course dans le grenier et qui, peut-être, feront le bonheur
 d'un tout jeune pour s'initier à ce sport.
 La liste pourrait être bien plus longue, tout ces objets
 gardés et conservés si précieusement par ces gens là,
 finiront, qui sait, dans d'autres mains, d'autres greniers,
 d'autres débarras aussi et beaucoup, sûrement, termineront
 leur vie à l'endroit même où ils étaient, avant d'être
 étalés, en vrac, pèle mêle, en ce lieu ouvert au public, en
 ce jour, juste huit jours après la terrible tempête Klaus
 qui nous a frappée.
 Mais, au fait, pourquoi tous ces gens là se séparent-ils de
 ces objets de famille ?
 Avant de quitter ce lieu, quelque peu tristounet, me voilà
 attirée par une super rose des sables, si fragile, et je me
 mets à rêver au sort qui lui a été réservé, terminer sa
 course sur un étal. Etait-ce bien là qu'elle aurait souhaité
 s'échouer, la pauvre ? Au milieu de ce capharnaüm?
 Je la verrais bien dans une vitrine, à côté d'autres pierres
 précieuses, chez un collectionneur par exemple. Mais, au
 fait, il me vient une idée, peut-être que ce Monsieur est un
 collectionneur, je n'y avais point songé, et qu'il vient là
 pour nous étaler ses plus beaux spécimens qu'il a si
 précieusement conservés, de ces ancêtres, va-t-on savoir, et
 qui, maintenant, voudrait s'en séparer ?
 J'entends, au hasard de mes allées et venues, deux vendeurs,
 en conciliabule, intrigués par la présence, dans cette
 salle, de personnes déambulant, munies de papier et crayon,
 et j'interviens, m'excusant presque de les avoir dérangés,
 pour leur signifier, que moi, aussi, je fais partie de ces
 gens là et je les rassure en disant bien qu'il n'y a pas,
 dans notre démarche, de quoi s'effrayer. Nous ne sommes pas de
 la Police, ni du Fisc. Le Monsieur, ma foi, n'est pas du
 tout rassuré, me disant : vous ne savez pas ce qui se cache
 dessous.

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°6 → → → Vide grenier → Elle aimait les haricots rouges. Elle étudiait assidûment, depuis des décennies, les jours de pleine lune. C'était pour ses semis. Sa bible, un vieux guide Clause d'où remontait l'odeur du moisi. Des petits papiers gras jaunis ; des recettes de cuisine ; des variétés de tomates ; un numéro de téléphone sans indicatif. C'est dans son potager botanique que je la retrouvais le plus souvent. Dos rond et courbé, fesses levées d'où l'on voyait ses chaussettes de contention qui la boudinaient, tête baissée coiffée de paille trouée à ruban effiloché décoloré. Elle ne sentait pas l'Eau Torride de Givenchy, la mère Teulier. Elle sentait la fraîcheur de l'herbe grasse arrachée, elle sentait les fraises ôtées de ses gros doigts râpeux comme l'écorce d'un bouleau. Elle sentait l'herbe des lapins et sentait si bon le fenouil, la lavande et la savonnette aux olives. Elle sentait la santé de ceux qui sont fidèles aux napperons blancs brodés et bien amidonnés à la fécule de pomme de terre. Elle sentait le bruit sourd et lourd du couvercle en fonte maintes fois soulevé, du fumet de civet de lièvre au vin du pépé. Elle aimait me dire, et dire qu'il y en a qui courent en Inde, tout en ouvrant la porte grinçante du buffet de la salle à manger cirée. Je me laissais apprivoiser. C'est à l'intérieur qu'elle dissimulait les boules de pétanque usagées de son petit Arthur, petit ange aux ailes clouées dans la mare aux canards. Elle ne se décidait pas à s'en séparer et me faisait la compagne de l'angoisse qui la surprenait encore. De cette montée de larmes qui la faisait mère malgré la perte. Donne-moi ta main, me disait-elle. Elle y glissait un sac de billes, tiédies dans le nid d'un mouchoir d'enfant aux initiales brodées, 45 ans plus tôt.

Magdeleine Danieli. Fonbeauzard, Zone Urbaine Textuelle

Relevé Imaginaire Textuel Exploratoire N°6 → → → Vide grenier→ Je suis là un peu hésitante quand soudain, il entre à petits pas, pas glissés, il marque un temps d'arrêt, en attente, tête baissée, dos courbé, corps penché, farfouille, puis repart plus loin vers d'autres trésors. Dos rond, fesses levées. Non, il n'est pas là l'objet de ses rêves. Comme une grande girafe à l'arrêt, il jette un regard à droite, un regard à gauche Index pointé, il se dirige vers son rêve, il le saisit le pose le reprend le repose.

Nicole Pujado. Fonbeuzard, Zone Urbaine Textuelle

*Textes de Bénédicte Augusseau, Francine Bounaud, Magdeleine Danieli, Elisabeth Fortner,
Christian Goller, Nadine Lanneau, Nicole Mathieu, Robert Maury, Françoise Pierre, Nicole*

Pujado, Roger Pujado, Roselyne Thomas

Ateliers d'écriture de Fonbeuzard et de Saint-Orens

animé par l'écrivain Annie Agopian